Document généré le 6 août 2025 10:49

ETC

L’art du temps

L’art qui fait boum, La triennale de la relève québécoise en art, Marché Bonsecours, Montréal. 16 avril - 8 juin 2003

Françoise Belu

Numéro 63, septembre–octobre–novembre 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/35385ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Belu, F. (2003). Compte rendu de [L’art du temps / *L’art qui fait boum*, La triennale de la relève québécoise en art, Marché Bonsecours, Montréal. 16 avril - 8 juin 2003]. *ETC*, (63), 56–57.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Montréal

L'ART DU TEMPS

L'art qui fait boum, La triennale de la relève québécoise en art, Marché Bonsecours, Montréal. 16 avril – 8 juin 2003

Pour la deuxième fois, Xuân-Huy Nguyen expose les ténors de la relève québécoise en art visuel au Marché Bonsecours. Cette fois-ci, la galerie Vox, qui occupe le deuxième étage du bâtiment patrimonial, s'est associée à l'événement. Quiconque fréquente l'édifice Belgo et l'édifice Alexander à Montréal découvrira peu de nouveaux talents. En effet, le travail d'Ève K. Tremblay a été montré à Circa, celui de Gwenaël Bélanger et de Nicolas Renaud à Skol. On a pu déjà apprécier aussi une installation de David Lafrance lors de la manifestation Montréal Ville Peinture. Néanmoins, on verra souvent de nouvelles œuvres de ces artistes et surtout, il ne faut pas oublier que l'objectif principal de l'événement est de faire connaître le travail des jeunes créateurs au grand public. À la photo, la vidéo, l'installation, la performance, s'est ajouté le cinéma avec la projection de courts métrages (que je ne compte pas commenter). On sait qu'un artiste ne fait plus partie de la relève après 35 ans. J'ignore si c'est la raison pour laquelle le thème du temps est si évident à travers bon nombre d'œuvres. Quoi qu'il en soit, l'exposition permet d'appréhender la richesse de ses paramètres, comme si ces jeunes artistes voulaient s'inscrire d'emblée dans une trame spatio-temporelle.

Dans sa double vidéo *Blanket*, Rachel Echenberg montre la durée à travers l'ensevelissement progressif d'une jeune fille sous une couverture de neige. La performance a duré six heures et même si le temps réel n'est pas respecté au montage, l'impression en est bien rendue. Couchée sur le banc d'un parc, l'itinérante volontaire attend immobile que les flocons la recouvrent. De temps à autre un battement de cils presque imperceptible montre qu'elle est vivante. La conscience d'un temps qui est pure durée pour Rachel Echenberg s'oppose au temps qui constitue la trame dans laquelle les autres habitants de la cité inscrivent leurs gestes. Placé devant l'installation vidéographique, un banc de plâtre d'un banc de neige porte la marque d'une oreille qui s'y est enfoncée. Le visiteur est invité à y poser la sienne pour partager l'expérience de la performeuse qui, yeux fermés, écoutait les bruits de la ville après avoir fait en elle le silence intérieur au fil des heures.

Ève K. Temblay, dans *Les dédales d'Ariane*, expose de grandes photos en couleur qui montrent la fille de Minos et de Pasiphaé s'avançant précautionneusement, couchée, perdue au cœur d'une île de verdure ou accompagnée d'un mystérieux jeune homme, au cours de différentes étapes de son parcours labyrinthique. Le visiteur suit le même trajet, fait les mêmes haltes pour revenir à son point de départ. La durée prend la forme

d'un chemin de vie dans lequel chacun s'efforce de décrypter le sens de ce qui lui arrive avant de retourner au non-être d'ou il est sorti. La photographie intitulée « Le serpent fil-en-soi », où le serpent est invisible, montre l'inaccessibilité du « noumène ». L'homme vit, à travers la catégorie du temps, dans le monde des « phénomènes ». L'artiste, néanmoins, s'efforce d'éclairer le mystère en puisant dans le riche réservoir des mythes. Dans l'inconscient collectif, le serpent de la Bible, habitant du paradis, côtoie le serpent Pythô de la Grèce antique. Le minotaure, comme le précise l'une des photos, est passager.

Dans le temps d'une vie, certains moments ont une intensité particulière. Ainsi, dans l'enfance, le temps semble infini et les lieux ont une tout autre dimension que celle qu'ils auront après pour l'adulte. C'est l'une des interprétations qu'on peut donner à l'installation de Natacha Niederstrass *Trois lieux*. Le premier lieu est une chambre au lit défait, sur le sol de laquelle des cartes sont éparpillées comme si la personne qui avait tenté d'y lire son destin n'avait pas été satisfaite des réponses fournies. Le deuxième lieu montre la même chambre en miniature, dans la maquette d'une maison par ailleurs vide. Alice au pays des merveilles est peut-être passée par là. Mais il semble aussi que la jeune fille s'efforce de prendre du recul par rapport à ce qui lui arrive, en ramenant ses problèmes à leurs justes proportions. Le troisième lieu renferme un moniteur où se déroule la vidéo d'une jeune femme qui souffle les bougies de son gâteau d'anniversaire. Il s'agissait donc d'un jour important pour faire le point sur sa vie.

Dans son installation *Bonne fête*, Chloé Lefebre propose également un magnifique gâteau d'anniversaire. D'un blanc crémeux alléchant, il est malheureusement immangeable, car il est composé uniquement de polystyrène expansé. La célébration semble servir à

masquer l'amertume de la fuite du temps. Quant au gâteau d'anniversaire fixé dans un instantané fascinant par Gwenaël Bélanger au moment où il est en train de tomber, il n'atterrit jamais, sinon dans notre esprit. Car les photographies intitulées *Chutes* n'exposent pas le résultat, frustrant à jamais notre désir de voir l'écrasement de la pâtisserie ou l'explosion en mille morceaux du vase chinois. Cependant, la série la plus fascinante est celle intitulée *Chutes (miroir)*. Les photos prises en rafale montrent la chute progressive d'un très grand miroir que viennent de lâcher deux hommes et qui réfléchit à chaque fraction de seconde la pièce de plus en plus bas.

Le temps laisse sa marque sur la matière. David Lafrance construit d'invraisemblables camions avec des morceaux de bois récupérés où les couches de peinture successives racontent le déroulement du temps. Dans *Accidents et déversements*, il utilise comme un agenda la planche vieillie d'un châssis sur laquelle il a noté *Les nuits avec toi* de 1 à 97. On peut constater que certaines dates manquent, comme des trous dans une histoire d'amour dont on peut craindre qu'elle n'ait subi – comme le véhicule renversé – un grave accident.

Michel Patry, qui vit maintenant au Nunaviq, agence comme des inoukshouk de vieux chapeaux de roues, des carcasses de motoneiges ou autres débris du monde industriel dans des paysages désertiques. Les photographies de ces assemblages qu'il appelle *Oasis* sont placées devant un inoukshouk de pierre. Une des œuvres les plus épurées est la photographie d'une sculpture éphémère, composée de deux lames de métal en arc de cercle, sur laquelle le soleil semble reposer. Proches à la fois de l'*arte povera* et du *land art*, ces oasis sont destinées à abreuver une soif de spiritualité.

Michaël A. Robinson construit des arches en ruines avec du contreplaqué recyclé et de vieux tubes de métal. Dans *Arch in ruins*, il utilise la forme qui représente le mieux l'architecture des grands monuments du passé et la réduit à des fragments. L'artiste prend alors, comme un étrange démiurge, le rôle même du temps. Il crée de toutes pièces le passé.

Certaines œuvres requérant la participation du public conjuguent le temps mis en scène par l'artiste avec celui du regardant pendant l'exposition. Les deux immenses panneaux, identiques à ceux qui servent pour la publicité, réalisés par Doyon-Rivest intitulés *Vos spécialistes en création de besoins* ne peuvent être regardés en même temps. Coincé entre les deux, nous sommes pris entre le regard de la femme tourné vers nous et celui de l'homme que nous sentons dans notre dos ou l'inverse. Impossible d'échapper à la publicité dans le monde contemporain.

Geneviève Oligny semble nous proposer un jeu anodin : un jeu de poches qu'il s'agit de lancer dans les cavités d'une montagne sortie tout droit d'une estampe japonaise. Pourtant, le titre *Jeu de poches intérieur* nous met en garde. Ce sont nos désirs « argent », « amour », « travail » » inscrits en toutes lettes sur les poche,s que nous tentons ainsi de réaliser. Le détachement zen est fortement recommandé. Inutile de se hâter, il faut au contraire attendre le moment où nous nous sentons prêts.

Dans *Inconjugué*, Nicolas Renaud fait défiler une quadruple vidéo qui déconstruit un paysage bordé par un fleuve, image traditionnelle de l'écoulement du temps. Dans chacune des cases, successivement, des personnes arrivent dans un télésiège, se rencontrent et se quittent lorsque le télésiège repart. Puis des phrases de *La lecture*, de Maurice Blanchot, subissent la même fragmentation, si bien que le passage que je lis est différent de celui que lit mon voisin, comme si personne ne faisait la même lecture d'un ouvrage. Le temps de la vie comme celui de l'art est différent pour chacun.

Contrairement à la Biennale de Montréal qui, imposant des thèmes, n'en traite réellement aucun, la Triennale, qui n'en propose aucun, permet aux œuvres de dialoguer entre elles et avec le regardant, le temps d'une exposition.

FRANÇOISE BELU